

Les milieux festifs gays : des usages spécifiques ? ■

Sandrine Fournier*, **Serge Escots****

**Doctorante en anthropologie (EHESS)*

***Anthropologue (Institut d'anthropologie clinique)*

Pourquoi interroger spécifiquement l'usage de psychoactifs en milieu festif gay ? Cette question, légitime du point de vue de l'observation des pratiques, est aussi récurrente chez les usagers gays sollicités pour participer à des enquêtes. L'investigation de comportements socialement perçus comme déviants suscite toujours la crainte d'une stigmatisation du groupe concerné. Mais cela est vrai pour tous les groupes où se rencontrent des consommations de substances psychoactives et notamment au sein de l'espace festif « musique électronique » [1] dont l'espace festif gay n'est qu'un sous-ensemble.

LA CONSTRUCTION DE L'ESPACE FESTIF GAY COMME ESPACE D'OBSERVATION

L'idée généralement admise d'une prévalence plus élevée des consomma-

tions de produits illicites chez les gays, comparativement à celles relevées en population « générale » [2], mérite une discussion. En effet, les populations sont difficilement comparables, dans la mesure où les enquêtes menées auprès des gays sont principalement renseignées par des hommes s'identifiant comme gay, majoritairement âgés de 30 à 40 ans, habitant l'Ile-de-France, fréquentant les lieux de sociabilité gay, etc. [1, 5, 16]. Ce qui revient à comparer des usages en population générale avec ceux de groupes qui fréquentent des espaces de sociabilité où les consommations de substances illicites sont de fait particulièrement significatives. L'examen des usages tels qu'ils apparaissent dans certains milieux comparables, sans spécification de l'orientation sexuelle, c'est-à-dire dans les clubs diffusant de la musique électronique [1], montre des niveaux d'usage visiblement proches de ceux observés dans les soirées gay « électro ».

De fait, l'intérêt pour les consommations des gays en contextes festifs tient à la proximité de cet espace avec le mouvement techno qui a, depuis les années 1990 en France, regroupé différents groupes sociaux autour des musiques électroniques.

Lors de ses enquêtes sur les consommations d'ecstasy et autres produits psychoactifs illicites en 1997 et 1998, l'IREP avait trouvé utile d'explorer « *les milieux de la nuit à Paris et notamment le milieu "gay"* » [13, 14]. C'est cette perspective d'une observation de l'espace festif techno au sens large, qui conduit le dispositif TREND à ne pas construire *a priori*, le festif gay comme espace spécifique d'investigation.

Par ailleurs, en 2000 la veille média du dispositif TREND consacrée aux représentations véhiculées par les médias sur les drogues illicites avait noté que *Têtu*, le magazine destiné à la communauté homosexuelle, abordait spontanément l'utilisation de substances psychoactives, mais plutôt moins fréquemment que les autres périodiques¹ et avec une approche moins « scandaleuse » [7].

Cependant, les premières observations de terrain réalisées à Paris montrèrent que des usages spécifiques existaient dans ce milieu. C'est ce qui a conduit, dès 2003, le site TREND de Paris à investiguer plus particulièrement les soirées gays [10]. Le recueil des données permet alors la mise en lumière de l'importance, d'une part, des consommations, principalement de stimulants (ecstasy), et de l'usage, d'autre part, de produits associés généralement à l'amélioration des perfor-

mances sexuelles (GHB, kétamine et poppers). Les observations soulignent également la présence d'usages associés avec des médicaments stimulateurs de l'activité sexuelle (Viagra®). Des modes d'usages spécifiques (voie anale) sont par ailleurs décrits. Bien que les espaces gays ne fassent pas l'objet d'investigation spécifique en Île-de-France en 2004, on observe une plus grande visibilité des consommations, signalée par la multiplication des comas liés à aux surdoses de GHB/GBL (*G hole*) [11] tandis que la presse gay se fait l'écho de « l'arrivée du crystal »². Par ailleurs, la première étude portant sur les consommations en milieu festif gay et lesbien est réalisée en Île-de-France [5]. Celle-ci conclut à l'absence de relation causale entre prise de psychoactifs et prise de risques contrairement aux résultats de différentes études internationales [15]. C'est dans ce contexte que l'OFDT commande, en 2006, une première étude exploratoire portant plus spécifiquement sur l'usage de substances psychoactives en milieu festif gay [8]. Il s'agit alors de mieux comprendre le sens de ces usages particuliers (kétamine, GHB et poppers en club), de déterminer si ce milieu pourrait créer de nouvelles tendances en termes de produits et d'usage, susceptibles de se diffuser plus largement. Il s'agit enfin d'éclairer la nature du lien entre consommation de substances psychoactives et prises de risques sexuels. En effet, la réapparition ces

1. En l'occurrence L'Affiche, Max, Technikart, Coda, TRAX et Nova.

2. Voir le focus suivant consacré à la Mythe-amphétamine.



dernières années des infections sexuellement transmissibles et la dégradation de certains indicateurs de comportements de prévention montrée dans plusieurs enquêtes en milieu gay [3, 16] inquiètent [12].

DE L'USAGE FESTIF À L'USAGE SEXUEL

Des usages festifs si différents ?

La « culture rave » valorise la libre parole sur la sexualité comme sur la consommation de drogues. Cette propension à la production d'un discours décomplexé sur l'usage de produits psychoactifs n'est pas propre à ce groupe. Elle se rencontre dans l'ensemble de l'espace festif musique électronique [6]. On constate en effet dans les groupes ayant pour vecteur commun la musique électronique, la similitude des discours décrivant les effets attendus des produits sur le corps, l'écoute de la musique, la danse, la relation aux autres, etc. L'enquête spécifique réalisée en 2007 montre que de nombreux usagers gays ont débuté leur consommation dans le contexte des raves des années 1990. La désinhibition, l'annihilation de la sensation de fatigue, le renforcement de la confiance en soi, l'empathie vis-à-vis des tiers, l'amplification du ressenti de la musique et de la danse sont pareillement évoqués dans ces différents contextes. L'illusion de la maîtrise de l'usage en vue de modifier les états de conscience et d'augmenter les capacités de performance corporelle se retrouvent chez les gays comme chez les teufeurs, en parfaite cohérence avec

certaines valeurs normatives en vigueur dans la société française en 2007 [4].

Mais si la culture rave a pour trait distinctif d'être « asexualisée », la sexualité, en revanche, est au cœur du milieu festif gay, lequel met en scène la masculinité comme objet de désir. Pour les usagers gays interrogés, les effets des produits sont associés aux contextes festifs autant qu'aux contextes sexuels même si tous ne consomment pas des psychoactifs lors de leurs rapports amoureux [8]. Ainsi l'usage de GHB/GBL observé plus particulièrement dans les soirées les plus fermées au public hétérosexuel a ceci de spécifique qu'il s'inscrit dans une intentionnalité sexuelle, dans la perspective de l'activité sexuelle à venir. Un usage spécifiquement sexuel de produits, autrefois associés au monde de la fête, s'est ainsi développé depuis les années 1990 et se poursuit, en dehors des espaces festifs, au moyen d'approvisionnement sur Internet notamment.

Usages en contextes sexuels

Interroger les usages de substances psychoactives associés à la sexualité, c'est rencontrer des (sous)-cultures érotiques, c'est-à-dire des ensembles cohérents de valeurs, de représentations et de pratiques [9].

Les énoncés ayant trait aux effets subjectifs des psychoactifs sur le désir, le plaisir, la performance sexuelle, etc., s'inscrivent dans un contexte idéologique déterminé à un moment donné et dans un groupe particulier. On ne peut comprendre l'effet de dissociation recherché dans l'usage de certains

produits – altération du jugement et concentration sur son désir, perception dissociée du corps de l'autre restreinte à certaines de ces parties – sans resituer l'usage dans le contexte idéologique normatif de la sexualité gay valorisant la capacité à dissocier sexualité et sentiment, construite comme capacité « de nature » masculine. Le détournement des médicaments de la performance sexuelle, pris « comme des drogues » en club ou pour soutenir la capacité érectile au cours d'un marathon sexuel ou encore le recours aux stéroïdes anabolisants pour se façonner un corps désirable font sens dans un univers où l'hyper-virilité et la performance sexuelle sont valorisées. L'altération de la perception de soi, l'idée que sous l'effet désinhibiteur des produits « *je est un autre* », permet plus largement de s'affranchir des règles sociales qui encadrent l'activité sexuelle. L'usage peut ainsi avoir différentes fonctions suivant les personnes, les contextes, les pratiques, le partenaire ou le moment de la carrière sexuelle : favoriser l'expression du désir, stimuler l'excitation et le plaisir notamment avec un partenaire qui ne susciterait autrement pas de désir ; permettre l'actualisation de certains fantasmes sexuels et la découverte de nouvelles pratiques ; « pimenter la sexualité conjugale ». À la marge, la consommation de substances psychoactives peut être partie intégrante d'une sexualité « sous produits » réputée plus expérimentale. L'usage relativement maîtrisé est ici au service de l'augmentation du plaisir sexuel, de la durée de l'acte et de la performance ; à l'extrême, le produit est fétichisé dans l'acte sexuel. Ces

consommations spécifiques sont exclusivement évoquées en 2007 par des usagers déclarant être séropositifs pour le VIH. L'étude montre plus largement que l'usage régulier en contexte sexuel se rencontre principalement chez les hommes séropositifs.

Usage et séropositivité

Parmi les 35 usagers occasionnels et réguliers de psychoactifs interrogés en 2007, un nombre significatif d'hommes déclarent être séropositifs pour le VIH. Ces derniers associent plus souvent que les autres usages de psychoactifs et sexualité. Ce double constat est cohérent avec les résultats de l'« Enquête Presse Gay 2004 » [2] identifiant l'existence d'un sous-groupe d'hommes sexuellement très actifs, majoritairement séropositifs ou séro-interrogatifs, usagers réguliers de substances psychoactives.

L'examen de l'articulation entre usage de psychoactifs, sexualité et séropositivité est particulièrement complexe : l'impact du vécu de la maladie sur la sexualité et sur l'état psychique peut favoriser la consommation de psychoactifs et des médicaments de la performance sexuelle, prescrits ou non. L'examen des récits de vie met en lumière deux phases, concomitantes ou non, plus particulièrement propices à une consommation accrue de substances psychoactives : celle suivant l'annonce de la séropositivité et celle de la reprise de l'activité sexuelle. On observe alors, chez certains, un nouveau rapport à la sexualité, plus expérimental, et une augmentation de la fréquence des rapports sexuels, souvent associés à



l'usage de psychoactifs. La majorité des consommateurs de GHB/GBL se rencontrent logiquement à l'intérieur de ce sous-groupe.

GHB/GBL, itinéraire d'un produit emblématique

« *Le GHB tue la fête* », tel est, en 2009, le leitmotiv des soirées gays parisiennes tandis que les « G holes » (comas) se multiplient dans d'autres villes. La spécificité de ce produit réside dans le passage d'un usage sexuel en contexte privé à l'usage sur la scène festive publique. Certaines soirées parisiennes, entre 2003 et 2008, voient se développer la consommation de GHB, puis de GBL tandis qu'elle reste principalement circonscrite au contexte privé dans les autres grandes agglomérations jusqu'en 2006. La comparaison des consommations à Paris et à Toulouse en 2007 montre que l'usage du produit s'est principalement développé dans le contexte des soirées les plus fermées au public hétérosexuel, autorisant une plus grande visibilité de la sexualité. Mais l'augmentation des consommations, à son comble à Paris en 2008, favorisée probablement par une « pénurie » des comprimés d'ecstasy, induit un changement de perception et d'usage dans ces contextes. La qualité distinctive de cette drogue, réputée difficile à maîtriser, perd de son pouvoir d'attraction dans les soirées les plus « branchées » dès lors qu'elle se diffuse plus largement. D'abord associée à l'élite de la fête, elle devient la « drogue du pauvre » et la mauvaise gestion de sa consommation est de moins en moins tolérée dans ces soirées. Le GBL se diffuse alors plus

largement dans l'espace privé dans le contexte marqué par l'interdiction des poppers. Parallèlement, le produit apparaît dans de nouveaux lieux parisiens, loin de la sphère électro et dissocié de l'activité sexuelle. Des jeunes gays découvrent aujourd'hui un psychoactif financièrement plus accessible que l'alcool pour faire la fête. Dans d'autres villes comme Toulouse, le caractère inclusif – *gay friendly* – des soirées et la mixité des groupes pourrait favoriser la diffusion de son usage dans d'autres populations³.

DE L'ESPACE FESTIF À L'ESPACE VIRTUEL

L'enquête qualitative initialement circonscrite aux contextes festifs gays a ouvert *in fine* de nouveaux espaces et un nouveau champ d'observation. La spécificité des consommations dans ce milieu tient dans les articulations multiples avec l'activité sexuelle. De ce fait, l'investigation ne saurait s'arrêter à la sortie des clubs. Si la sexualité est un moteur de la fête, les espaces festifs publics ou privés sont de moins en moins les lieux privilégiés des rencontres furtives [2]. Le constat de l'augmentation des usages sexuels des produits s'accompagne d'une visibilité accrue des substances psychoactives sur les sites de rencontre. Les entretiens réalisés depuis 2007⁴ avec des usagers

3. Voir la note rédigée par Agnès Cadet-Tairou et Michel Gandilhon, Usages de GHB et GBL, données issues du dispositif TREND, Saint-Denis, 2009 : <http://www.ofdt.fr/BDD/publications/docs/leisxap5.pdf>

4. Entretiens réalisées dans le cadre de l'observation de l'espace festif gay en Île-de-France (TREND).

témoignent clairement de cette évolution. En 2007, certains décrivent les « détours », au cours des forums de discussion (chat), permettant d'évaluer la probabilité que le futur partenaire consomme des substances psychoactives ou que l'usage n'est pas rédhibitoire à ses yeux. Aborder les goûts musicaux ou la participation à certaines soirées constituent des indices suffisants. On recueille en 2009 un nombre croissant de récits faisant état de la présence accrue des produits lors des chats. Il ne s'agit plus de savoir si l'autre consomme des psychoactifs mais de quels psychoactifs il dispose. Un usager explique en 2008 que, dans certaines situations, répondre positivement à cette question peut augmenter ses chances d'actualiser la rencontre. Interrogé en 2009, le même usager déclare répondre par la négative lorsqu'on le sollicite sur ce terrain, précisant que cette nouvelle stratégie lui évite de s'interroger sur l'ordre des motivations de l'autre (lui ou les produits.)

Ce constat est significatif de l'intégration des consommations associées à l'activité sexuelle dans certains milieux gays où le Net est devenu le support privilégié des rencontres. Quoi qu'il en soit, le développement actuel, particulièrement présent chez les plus jeunes, de cet outil de communication dans la population « générale », pose la question de la pertinence de faire de l'espace virtuel un espace d'observation des consommations.

Les normes prévalant dans certains sous-groupes en contextes festifs et sexuels sont liées, sous différents rapports, à celles qui dominent plus

largement dans le reste de la société. Sur ce terrain, certaines logiques de consommations qualifiées de conventionnelles, en ce sens qu'elles visent à une adaptation optimisée à l'univers de la fête ou de la sexualité furtive (être beau, tonique, jovial, performant, agressif, etc.) sont cohérentes avec les manières d'être, attendues ou encouragées, dans d'autres sphères, celle du travail notamment. Dans ce contexte, l'augmentation des usages de cocaïne, la drogue des « winners », trouve « naturellement » sa place chez les gays à l'instar d'autres milieux.

CONCLUSION

Si les usages rencontrés dans un groupe particulier font sens au-delà des contextes spécifiques dans lesquels ils sont observés alors il convient de dé-spécifier ces énoncés pour interroger d'autres groupes. La consommation de substances psychoactives associée à la sexualité n'est certainement pas propre aux gays bien qu'ils en parlent plus aisément. Ainsi, la peur de ne pas « assurer » sexuellement pour les hommes hétérosexuels, ou l'évolution vers un rapport plus expérimental des femmes à l'apprentissage sexuel et, plus généralement, le constat d'un rapport plus individualiste à la sexualité [3] fournissent autant de motifs susceptibles de favoriser la consommation de psychoactifs ou de médicaments de la performance sexuelle.

Au plan sanitaire, l'étude spécifique réalisée dans le milieu gay montre que l'usage de psychoactifs



associé à la sexualité n'induit pas à lui seul une augmentation des prises de risques sexuelles.

Cette investigation dans les milieux festifs gay a permis de mettre en lumière la diversité des motivations liées à ces consommations spécifiques autant que la complexité des facteurs en jeux dans les prises de risques sexuels. Considérant que l'étude des marges contribue à éclairer le fonctionnement des normes dominantes, ces résultats pourraient constituer un

point de départ pour l'étude d'autres groupes. Pour reprendre la proposition de John Gagnon appliquée à l'analyse de la sexualité à risque [9], il conviendrait de se demander pourquoi une culture particulière rend la consommation de psychoactifs désirable pour certains groupes au lieu de se demander pourquoi certains individus sont plus enclins que d'autres à consommer des substances psychoactives, notamment dans le cadre sexuel.

Références bibliographiques

- [1] REYNAUD-MAURUPT (C.), CHAKER (S.), CLAVERIE (O.), MONZEL (M.), MOREAU (C.), EVRARD (I.), CADET-TAÏROU (A.), *Pratiques et opinions liées aux usages des substances psychoactives dans l'espace festif « musiques électroniques »*. Étude de faisabilité d'une enquête quantitative en « population cachée » à partir d'un plan de sondage ethnographiquement raisonné, Saint-Denis, OFDT, 2007.
- [2] ANRS, INVS, *Rapport enquête Presse Gay 2004*, ANRS/INVS (éds), juin 2007.
- [3] BAJOS (N.), BOZON (M.), *Enquêtes sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, INSERM-INED-ANRS, Paris, La Découverte, 2008.
- [4] EHRENBURG (A.), *Le culte de la performance*, Calmann-Lévy, 1991.
- [5] *État de la consommation de produits addictifs en milieu festif gay et lesbien*, Conférence de presse, Mairie du IV^e arrondissement de Paris, AAH, ANPAA 75, Le Kiosque Infos Sida Toxicomanie, 2005.
- [6] FONTAINE (A.), FONTANA (C.), VERCHERE (C.), VISCHI (R.), *Pratiques et représentations émergentes dans le champ de l'usage de drogues en France*, juin 1999-juillet 2000, LIRESS, Rapport OFDT, 2001.
- [7] FONTAINE (A.), GANDILHON (M.), *Traitement médiatique de l'usage de drogues à travers 7 magazines (décembre 2000 - septembre 2003) - Rapport sur la veille média du dispositif TREND*, Saint-Denis, OFDT, 2004.
- [8] FOURNIER (S.), ESCOTS (S.), *Homosexualité masculine et usages de substances psychoactives en contextes festifs gay. Enquête ethnographique à Paris et Toulouse en 2007*, Saint-Denis, OFDT, 2009, à paraître.
- [9] GAGNON (J.) et al., *Les scripts de la sexualité - Essais sur les origines culturelles du désir*, Paris, Payot et Rivages, 2008.
- [10] HALFEN (S.), GREMY (I.), *État des lieux de la toxicomanie et phénomènes émergents liés aux drogues à Paris en 2003*, rapport TREND/OFDT-ORS, 2004.

- [11] HALFEN (S.), GREMY (I.), *État des lieux de la toxicomanie et phénomènes émergents liés aux drogues à Paris en 2004*, rapport TREND/OFD-ORS, 2005.
- [12] INVS (ed.), « Infections sexuellement transmissibles et VIH. Les comportements à risque toujours d'actualité », INVS, *BEH*, n° 25, 20 juin 2006.
- [13] IREP, *L'ecstasy : recherche pilote*, Paris, OFDT, 1997.
- [14] IREP, *Ecsta, Trip, Coke et Speed - Approche ethnographique de la consommation d'ecstasy et de ses dérivés, les Méthylènedioxyamphétamines, ainsi que des autres drogues licites et illicites associées*, Paris, OFDT, 1999.
- [15] STALL (R.), PURCELL (D.W.), *Intertwining epidemics : a review of research on substance use among men who have sex with men and its connection to the AIDS epidemic*, AIDS and behaviour, 2000.
- [16] VELTER (A.), BOUYSSOU-MICHEL (A.), PILLONEL (J.), JACQUIER (G.), SEMAILLE (C.), « Baromètre gay 2005 : enquête auprès des hommes fréquentant les lieux de rencontre gay franciliens », INVS, *BEH* n° 25, 2006.

